BLACK AFRICA: THE LITERATURE OF RENÉ MARAN

Ana-Elena Costandache
Lecturer, PhD, "Dunărea de Jos" University of Galaţi

Abstract: The French language, introduced in Africa with colonization, is now one of the major languages of communication. Playing a vital role in the schooling of children and, therefore, in the transition to the African writing, accustomed to oral transmission, French has certainly become the language of the generation of modern Negro-African intellectuals. African languages continue to give life to the traditional expression of cultures and they integrate it into modernity through the novel, poetry, song, theater. As a consequence, we propose a fine analysis of "negritude", apart from René Maran's literature. In addition, a teaching sheet attached to our article could be used as teaching material in FFL (French as Foreign Language) classes.

Keywords: literature, French language, African writing, dark-skinned people, René Maran.

René Maran, né à Fort-de France en 1887, mort à Paris, en 1960, d'origine antillaise, lycéen puis étudiant à Bordeaux, devenu administrateur des colonies et envoyé en poste en Oubangui (La République centrafricaine), a obtenu le Prix Goncourt en 1921 grâce à son roman *Batouala*. Sous-titré « Véritable roman nègre », le roman est, en fait, l'un des premiers textes de succès de la « négritude » (mouvement littéraire et artistique du XX^{ème} siècle).

Le livre commence par la dédicace de l'auteur à son ami, traducteur et écrivain à son tour, fait qui dévoile une liaison sincère et solide entre les deux lettrés: « Je dédie ce livre à mon très cher ami, Manoël Gahisto ».

Dès sa parution, le roman a soulevé (surtout à cause de sa préface) un scandale dans la presse coloniale et a obligé le romancier à démissionner de ses fonctions. À présent, il est considéré comme le premier auteur important de la littérature négro-africaine de langue française.

Batouala est la chronique de la vie quotidienne dans un village de la colonie de l'actuelle région Oubangui-Chari (La République centrafricaine). Le sujet est simple à une première vue, mais suscite l'intérêt du lecteur dès ses premières lignes, parce que l'auteur cède vite la parole à ses personnages « indigènes », qui expriment tout simplement le peu de bien qu'ils pensent des Blancs.

Dès le début du roman, l'auteur affirme que son écriture est objective, que son livre « n'est pas de polémique. Il vient, par hasard, à son heure. La question *nègre* est actuelle. »[1] Les problèmes qui se posent sont divers, mais chacun a son importance et suscite une fine analyse :

a/ le complexe identitaire, les coutumes, la possession inaliénable
b/ l'idée de soi vs l'autre / identité vs altérité
c/ le racisme – un sujet tabou

a/ *Le complexe identitaire* signifie, pour les gens des colonies françaises, ne pas avoir une identité bien définie, le sang pur, être né dans un pays colonisé, moins développé, mais s'appuyer sur des traditions, des coutumes, être à l'état « sauvage ». Vêtu d'un cache-sexe, le protagoniste, Batouala, est le chef de la tribu de mokundji, près du fleuve Niubangui. Il mène sa vie tranquille, auprès de ses huit femmes et de ses plusieurs enfants. Yassiguindja est la préférée, elle lui prépare

[1] René Maran, *Bantouala*, Ed. Albin Michel, Paris, 1921, p. 12. Toutes les citations sont extraites de l'édition déjà mentionnée ; la version en ligne est disponible à la page https://archive.org/details/batoualavritab00marauoft/page/n9, consultée le 12 janvier 2019.

BDD-A29512 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:06 UTC)

le manioc[2]. « Mais, indifférent à la faveur solaire, assis, à quelques pas de sa case, auprès du brasier qu'il venait d'allumer, Batouala, le mokoundji, l'esprit libre de toute pensée, lentement, sagement, fumait sa bonne vieille pipe, son bon vieux *garabo*. »[3] Dans ce monde où tous sont égaux, il n'y a aucune honte entre les gens : « La honte du corps est vaine. La pudeur n'est qu'une de ces hypocrisies exportées par les blancs. On ne cache que le mal fait ou l'insuffisant. Des hommes et des femmes, ne dissimulent leurs avantages que ceux qui les savent dérisoires ou indignes. »

Très unis, les gens luttent de toutes leurs forces contre les colons : « Alors, découragés, fatigués, ne voulant pas voir notre tribu anéantie, – nous avions perdu tant de mâles en volant, par les armes, les terres de ceux que nous expulsions, – nous restâmes où nous étions et fîmes aux blancs bonne figure... »

Dans un monde presque sauvage, *les coutumes* font partie de la vie quotidienne et sont liées à l'écoulement du temps, aux saisons, aux phénomènes météo, aux travaux de la terre. Il y a, évidemment, quelques rites qui tiennent à la culture « autre » et qui pourraient provoquer tout le dégoût de ceux qui n'y sont pas habitués: manger les chiens, leur couper les oreilles, petites tortures qui tiennent à la philosophie traditionnelle des indigènes et aux contes populaires : « Les anciennes coutumes sont les meilleures. On ne saurait trop les observer. Elles se fondent sur l'expérience. Ainsi pensait Batouala. Il était le gardien des mœurs désuètes, demeurait fidèle à ce que ses ancêtres lui avaient légué. Il n'approfondissait rien au delà. Contre l'usage, tout raisonnement est inutile [...] Djouma, le petit chien roux et triste, somnolait. De son corps amaigri de privations, on ne voyait guère que les oreilles, droites, pointues, mobiles. De temps à autre, agacé d'une puce ou piqué d'une tique, il les secouait. […] Dans la vie de n'importe quel homme, un chien ne compte pas plus que les hennissements d'un « m'barta ». Un chien ! Ça s'assomme, ça se mange ou ça se châtre ! On vous lui coupe les oreilles. Qu'est-ce que cela peut bien faire ? n'est-il pas moins que rien ? On se sert de lui, un peu, à la saison des feux de brousse ! C'est qu'il excelle à poursuivre le gibier débusqué. À part cela, comme il est inutile, on ne s'en occupe pas. »

La possession (aliénable ou inaliénable) vise l'idée que la femme ou, plutôt, ses femmes, ne doivent se dédier qu'à lui, le seul homme qui mérite d'avoir plusieurs épouses: « Une femme ne doit jamais se refuser au désir d'un homme. La réciproque est vraie, la seule loi est d'instinct. Tromper son homme, ou plutôt ne pas être qu'à lui, n'a pas grande importance. Le possesseur habituel, si on use de son bien, il suffit qu'on le dédommage en poules, en cabris ou en pagnes, du préjudice causé. Et tout est pour le mieux. Malheureusement, il fallait prévoir qu'il n'en serait pas de même avec Batouala. Jaloux, vindicatif et violent, on pouvait être sûr que, malgré la coutume, il n'hésiterait pas à supprimer ceux qui passeraient sur ses terres. Il voulait être le seul à les ensemencer, les ayant acquises au prix des plus lourds sacrifices. Yassiguindja, la préférée de Batouala, était fixée sur ce point. Aussi ne voulait-elle se donner qu'à coup sûr, le jour où il n'y aurait pas de risque... »

b/ *L'idée de soi vs l'autre / identité vs altérité* : il est bien évident que le problème identitaire restera, dans les colonies françaises, un obstacle impossible à franchir à travers le temps. Ce qui est de « moi » ne correspond pas avec ce qui est de « l'autre ». Les complexes identitaires se superposent aux idées de supériorité et d'infériorité de race : comment se construire une image de soi, de son identité, de son appartenance s'il y a l'idée presque obsessive de supériorité des blancs et d'infériorité des noirs. Dans le contexte du roman, le grand souci d'une personne noire est de se sentir soumise, d'être sous la domination des blancs (que les nègres haïssent de tout leur cœur). La vie tranquille des indigènes, y compris de Batouala, est troublée par les coloniaux qui veulent, peu à peu, les dominer. Leurs relations sont de plus en plus difficiles, tout comme de maîtres aux esclaves, de bourreaux aux prisonniers. Les blancs veulent supprimer l'identité des nègres et leur

[2]Il s'agit de yucca habituel, dénommé **yuca** ou **tapioca**, qui est une espèce de plantes dicotylédones de la famille des *Euphorbiaceae*, originaire d'Amérique centrale et d'Amérique du Sud, plus particulièrement du sud-ouest du bassin amazonien.

[3] René Maran, *œuvre citée,* p. 32.

BDD-A29512 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:06 UTC)

imposer une autre manière de vie, abolir leurs coutumes et leurs traditions et imposer les leurs: « Les blancs participent aux jeux de hasard » et « nos danses et nos chants troublent leur sommeil » affirme Batouala dans les pages du roman.

c/ *le racisme – un sujet tabou* : la discrimination de race reste un problème aigu et délicat, car il s'impose de découvrir s'il a une base assise bien justifiée où il n'y a qu'une antipathie arbitraire immotivée. Il est intéressant d'observer et d'étudier la psychologie des noirs et leur conduite envers les Blanc (avec majuscule, selon Batouala), et surtout leurs sentiments d'aversion, de dégout envers les colons qu'ils accusent de toutes sortes d'atrocités : « En certaines régions, de malheureux nègres ont été obligés de vendre leurs femmes à un prix variant de vingt-cinq à soixante-quinze francs pièce. Je vous dirai... Car, la large vie coloniale, si l'on pouvait savoir de quelle quotidienne bassesse elle est faite, on en parlerait moins, on n'en parlerait plus. Elle avilit peu à peu. Rares sont, même parmi les fonctionnaires, les coloniaux qui cultivent leur esprit. Ils n'ont pas la force de résister à l'ambiance. On s'habitue à l'alcool. […] Ces excès et d'autres, ignobles, conduisent ceux qui y excellent à la veulerie la plus abjecte. Cette abjection ne peut qu'inquiéter de la part de ceux qui ont charge de représenter la France. Ce sont eux qui assument la responsabilité des maux dont souffrent, à l'heure actuelle, certaines parties du pays des noirs. C'est que, pour avancer en grade, il fallait qu'ils n'eussent *pas d'histoires*. (être propres – au sens propre et figuré). Hantés de cette idée, ils ont abdiqué toute fierté, ils ont hésité, temporisé, menti et délayé leurs mensonges. Ils n'ont pas voulu voir. Ils n'ont rien voulu entendre. Ils n'ont pas eu le courage de parler. Et, à leur *anémie intellectuelle l'asthénie morale s'ajoutant, sans un remords, ils ont trompé leur pays. Ils avaient une conduite cruelle*. » C'est là une bonne justification que les noirs haïssent les blancs, ils les détestent de tout leur cœur, ils les maudissent à cause des abus, des malversations et des atrocités qu'ils commettent.

L'aversion envers les blancs se manifeste directement, par un vocabulaire péjoratif. Les nègres accusent, à haute voix, les blancs. Batouala les considère comme « des troupiers européens » et non pas des coloniaux de profession. Quant à la résistance administrative des blancs, ceux-ci sont partagés en deux catégories (des forts et des faibles) : « blancs zalémans » et « blancs frandjés ». Les frandjés sont battus par les zalémans : « Pourquoi veulent-ils se faire tuer ? Chacun tient à la peau ! »

Les blancs s'amusent des noirs comme « un niaou (chat) d'une souris » : « Le niaou finit toujours par dévorer la souris dont il jouait. Puisque tôt ou tard nous devons être tués et mangés, à quoi bon souhaiter d'autres niaous que ceux que nous avons ? »

Les noirs haïssent les blancs d'une manière féroce. Les paroles de Batouala sont extrêmement dures : « Les blancs, ah, les blancs ! Ils pestent contre la piqûre des moustiques. Celle des fourrous les irrite. Le bourdonnement des mouches les rend nerveux. Ils ont peur des scorpions, de ces noirs et venimeux « prakongos », qui vivent parmi les toitures ruineuses, la pierraille ou les décombres. Ils redoutent les mouches-maçonnes. Tout les inquiète. Un homme digne de ce nom doit-il se soucier de ce qui s'agite et vit autour de lui ? Ah, les blancs, les blancs ! Leurs pieds ? Une infection. Pourquoi aussi les emboîter en des peaux noires, jaunes ou blanches ? Et s'il n'y avait que leurs pieds qui puaient !

Hélas ! de leur corps entier émane une odeur de cadavre. L'on peut admettre, à la rigueur, que l'on ait les pieds ensachés de cuir cousu ! Mais se garantir les yeux de verres blancs, jaunes, bleus, noirs ! Mais se couvrir la tête de petits paniers, N'Gakoura, voilà qui dépasse l'entendement !

Un brusque mépris haussa ses épaules et, pour l'exprimer, il cracha. Ah, les blancs ! Leur malignité, leur connaissance de tout, c'est tout cela qui les rendait effrayants ! Les uns, de France, rapportaient des machines qui, tourné en morceau de bois, parlaient comme de vrais blancs, sans que l'on sût pourquoi, ni comment. D'autres, – oui ! il avait vu cela, – d'autres avalaient des couteaux. […]

Les blancs n'ont pas l'air de comprendre l'utilité qu'il y a de savoir où l'on pose le pied. Les cailloux blessent ; la boue favorise les chutes. Avec un peu d'attention, l'on peut éviter chutes et

BDD-A29512 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:06 UTC)

blessures, ou les atténuer, il n'y a pas perte de temps, pour qui poursuit le moindre effort. Et comme, au surplus, l'expérience nous apprend que le temps n'a pas de valeur, on n'a qu'à s'en remettre à sa sagesse. »

Le langage péjoratif se fait entendre dans les pages du roman, par la voix de Batouala, d'un patois violent extrême. Il exprime toute l'aversion des nègres contre les blancs :

« Mais, levé, Batouala criait et gesticulait.

Je ne me lasserai jamais de dire la méchanceté des blancs. Je leur reproche surtout leur duplicité. Que ne nous ont-ils pas promis ! Vous reconnaîtrez plus tard, disent-ils, que c'est en vue de votre bonheur que nous vous forçons à travailler.

L'argent que nous vous obligeons à gagner, nous ne vous en prenons qu'une infime partie. Nous nous en servirons pour vous construire des villages, des routes, des ponts, des machines qui, au moyen du feu, marchent sur des barres de fer.

Les routes, les ponts, ces machines extraordinaires, où ça ? Mata ! Nini ! Rien, rien ! Bien plus, ils nous volent jusqu'à nos derniers sous, au lieu de ne prendre qu'une partie de nos gains ! Et vous ne trouvez pas notre sort lamentable ?...

Il y a une trentaine de lunes, notre caoutchouc, on l'achetait encore à raison de trois francs le kilo.

Sans ombre d'explication, du jour au lendemain, la même quantité de « banga » ne nous a plus été payée que quinze sous, – un méya et cinq bi'mbas ! Et le gouverneur a juste choisi ce moment pour élever notre impôt de cinq à sept et dix francs !

Or, personne n'ignore que, du premier jour de la saison sèche au dernier de la saison des pluies, notre travail n'alimente que l'impôt, lorsqu'il ne remplit pas, en même temps, les poches de nos commandants.

Nous ne sommes que des chairs à impôt. Nous ne sommes que des bêtes de portage. Des bêtes ? Même pas. Un chien ? Ils le nourrissent, et soignent leur cheval. Nous ? Nous sommes moins que ces animaux, nous sommes plus bas que les plus bas. Ils nous tuent lentement.

Une foule suant l'ivresse se pressait derrière la troupe constituée par Batouala, les anciens, les chefs et leurs capitas. Il y eut des injures, des insultes. Batouala avait mille fois raison. Jadis, avant la venue des Blancs, on vivait heureux. Travailler peu, et pour soi, manger, boire et dormir, de loin en loin avoir des palabres sanglantes où l'on arrachait le foie des morts pour manger leur courage, et se l'incorporer, – tels étaient les jours heureux que l'on vivait, jadis, avant la venue des Blancs. […] Quant aux femmes blanches, inutile d'en parler. Longtemps, on avait cru qu'elles étaient matière précieuse. On les craignait et on les respectait à l'égal des fétiches.

Il avait fallu en rabattre. Aussi faciles que les femmes noires, et plus vénales, elles avaient des vices que ces dernières ignoraient... Mais à quoi bon insister là-dessus ? Et elles voulaient qu'on les respectât ! »[4]

Pour conclure : la lecture du roman s'avère être une découverte de la culture, en même temps que de la psychologie des tribus noires colonisées par les Français, une manière de connaître les troubles et les agitations ressenties par les peuples assujettis. Il ne s'agit pas d'un roman « vénéneux », mais d'un récit qui comprend les idées et les opinions d'une génération, celle colonisée, qui refuse les blancs en tant que peuple de coloniaux. De là, le complexe identitaire qui provoque des troubles dans les mentalités des gens. En outre, le problème de la discrimination reste actuel, car il y a partout dans tout le monde des peuples qui sont tenus à distance, isolés, et qui ne peuvent pas du tout lier des amitiés et dépasser leurs frontières. La couleur de la peau est un problème délicat, sans aucun fondement réel. Même si l'on proclame toujours l'idée de multiculturel, d'interculturel, de multilinguisme, le sujet reste encore tabou parce qu'il y a encore de petits ressentiments, mais on sait garder les limites en même temps que les apparences.

Fiche pédagogique

[4] *Ibidem*, pp. 76-78.

BDD-A29512 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:06 UTC)

Lisez l'extrait suivant du roman *Batouala* de René Maran :

« Bien que lourd de sommeil encore, le chef Batouala, Batouala, le mokoundji de tant de villages, percevait parfaitement ces rumeurs.

Il bâillait, avait des frissons et s'étirait, ne sachant pas s'il devait se rendormir ou se lever.

Se lever, N'gakoura ! pourquoi se lever ? Il ne voulait même pas le savoir, dédaigneux qu'il était des résolutions simples à l'excès ou à l'excès compliquées.

Or, rien que pour découcher, ne fallait-il pas faire un énorme effort ? La décision à prendre semblait être très simple en soi. En fait, elle était difficile, réveil et travail n'étant qu'un, du moins pour les blancs.

Ce n'est pas que le travail l'effrayât outre mesure. Robuste, membru, excellent marcheur, – au lancement de la sagaie ou du couteau de jet, à la course ou à la lutte, il n'avait pas de rival.

D'un bout à l'autre de l'immense pays banda, on renommait sa fonce légendaire. Ses exploits amoureux ou guerriers, son habileté de vaillant chasseur se perpétuaient en une atmosphère de prodige. Et quand « Ipeu », la Lune, au ciel gravitait, – dans leurs lointains villages : m'bis, dacpas, dakouas et langbassis chantaient les prouesses du grand mokoundji Batouala, cependant que les sons discordants des balafons et des koundés s'unissaient au tam-tam des li'nghas.

Le travail ne pouvait donc l'effrayer.

Seulement, dans la langue des blancs, ce mot revêtait un sens étonnant. Il signifiait fatigue sans résultat immédiat ou tangible, soucis, chagrins, douleur, usure de santé, poursuite de buts imaginaires.

Ah ! les Blancs. Ils feraient bien mieux de rentrer chez eux, tous. Ils feraient mieux de limiter leurs désirs à des soins domestiques ou à la culture de leurs terres, au lieu de les diriger à la conquête d'un argent stupide.

La vie est courte. Le travail est pour ceux qui ne la comprendront jamais. La fainéantise ne dégrade pas l'homme. A qui voit juste, elle diffère de la paresse.

Quant à lui, Batouala, jusqu'à preuve du contraire, il voulait croire que ne rien faire, c'était, simplement, profiter de tout ce qui nous entoure. Car vivre au jour le jour, sans se rappeler hier, sans se préoccuper du lendemain, ne pas prévoir, – voilà qui est parfait.

Au fond, pourquoi se lever ? On est mieux assis que debout, mieux couché qu'assis. »[5]

Compréhension et langue

1. Pourquoi le chef de la tribu est-il « dédaigneux des résolutions à l'excès » ?
2. Comment les Blancs sont-ils vus par Batouala ?
3. Quelles sont les qualités du protagoniste ?
4. En quoi sont-elles différentes de celles des Blanc ?

BIBLIOGRAPHY

- Maran, René, *Bantouala*, Edition Albin Michel, Paris, 1921
- ***Littérature francophone. Anthologie*, sous la direction de Jean-Louis Joubert, Agence de Coopération Culturelle et Technique, Paris, 1992

Sitographie

- https://archive.org/details/batoualavritab00marauoft/page/n9

[5] *Ibidem*, pp. 20-22.

BDD-A29512 © 2019 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:54:06 UTC)